NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

69 N° 5 1947

Missions divines et obéissance humaine

François TAYMANS (s.j.)

p. 487 - 496

https://www.nrt.be/fr/articles/missions-divines-et-obeissance-humaine-2853

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

MISSIONS DIVINES ET OBEISSANCE HUMAINE

La Nouvelle Revue Théologique a publié jadis, sous le titre *Contrefaçons de l'obéissance* (1), un article dont le but était de démasquer une erreur, de mettre en garde contre certains plagiats. L'erreur dénoncée consiste à détacher l'obéissance de son fondement, les vertus théologales, et à lui attribuer la valeur d'une fin absolue ; comme s'il suffisait d'obéir pour rendre moral et honnête l'acte humain. Nous voudrions revenir aujourd'hui sur le sujet, afin d'insister de façon plus directe sur le fondement de l'obéissance et sur la place qu'elle occupe dans la vie de l'homme et du chrétien.

Le motif le plus souvent invoqué pour justifier l'obéissance c'est l'identification mystique du supérieur avec le Christ. Selon la pensée de l'apôtre, reprise par la tradition ecclésiastique et commentée entre autres par saint Ignace dans sa lettre sur l'obéissance, il faut voir, dans le supérieur, non pas l'homme faillible mais Jésus-Christ en personne. Cette vue de foi très profonde doit être expliquée, si l'on veut en faire un principe évident de la nécessité d'obéir. Le Christ, en effet, c'est dans tout membre de la communauté chrétienne et jusque dans le moindre des frères qu'il faut le voir. La charité fraternelle est basée là-dessus. Pourquoi donc, si je ne suis pas tenu d'obéir à mon frère, bien que je voie en lui Jésus-Christ, dois-je obéir à mon supérieur, parce que je vois en lui le même Jésus-Christ? Il y a, il faut qu'il y ait une façon de considérer le Christ en mon supérieur différente de celle qui me le montre dans l'un quelconque de mes frères. Et toute la question est de déterminer en quoi consiste cette autre façon de voir.

La réponse à cette question nous semble indiquée par l'apôtre lui-même, lorsqu'il dit dans la première épître aux Corinthiens (III, 23) : « *Omnia enim vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* ». Dans le Christ, auquel on obéit en la personne du supérieur, il faut voir, non pas seulement le frère qu'il est pour nous, mais l'envoyé du Père ; celui-là qui de toute éternité reçoit du Père une mission à laquelle il nous associe. Pour comprendre la valeur de l'obéissance, c'est donc à la hiérarchie divine qu'il nous faut remonter, cette hiérarchie rendue pour nous manifeste par les missions des divines Personnes.

Les missions, la foi nous l'enseigne, existent en Dieu : celle du Fils, envoyé par le Père ; celle de l'Esprit Saint envoyé par le Père et par le Fils : missions fondées sur l'origine que tient la Personne envoyée de celle qui l'envoie ; missions qui comportent toujours la réalisation d'une œuvre dans l'univers. Nous voudrions

(1) *Nouvelle Revue Théologique*, juillet-août 1945.

montrer, dans les pages qui vont suivre, que notre obéissance trouve là un fondement éternel.

On objectera peut-être que les missions divines se situent au-dessus de l'obéissance parce qu'elles ne comportent ni commandement ni conseil au sens strict du mot. Nous répondrons que l'obéissance possède ceci de commun avec les missions et qui est essentiel : la manifestation du vouloir d'une personne à une autre personne et l'acceptation intégrale par celle-ci de ce vouloir.

Lorsque nous parlons de vouloir manifesté par une personne à une autre personne, il s'agit bien entendu, dans l'application de ces mots à Dieu, de ces opérations que la théologie appelle notionnelles par opposition aux activités essentielles, signifiant par là qu'une même pensée, qu'un même vouloir sont, selon l'ordre des relations d'origine, réellement appropriées par les personnes et que par conséquent, si tout est un là où n'intervient pas l'opposition des relations « omnia unum ubi non obviat relationum oppositio », selon l'ordre de ces relations subsistantes qui sont les personnes mêmes, tout est distinct « secundum personales proprietates discreta ». C'est pourquoi dans le *Credo* nous disons : « Dieu de Dieu, lumière de lumière » ; c'est pourquoi aussi, dans la Profession de foi du 16e Concile de Tolède, nous lisons qu'il est selon le sens catholique de dire : « volonté de volonté, comme aussi sagesse de sagesse, essence d'essence... » (2). Missions divines et obéissance ont donc ceci de commun : qu'elles comportent la manifestation d'un vouloir d'une personne à une autre et l'acceptation intégrale par celle-ci de ce vouloir.

Que l'obéissance prenne pour nous la forme d'une soumission à un précepte ou à un conseil, cela tient à la condition de notre nature limitée et imparfaite. Mais alors même l'obéissance reste apparentée à la réalité transcendante des missions divines, non seulement en ce qu'elle implique toujours la manifestation et l'acceptation libres d'un vouloir, mais en ce que, en son plus haut degré de perfection, elle tend à se passer du commandement pour saisir, avant même qu'elle ne devienne impérative, la volonté du supérieur et pour s'adapter entièrement à elle.

Il n'est d'ailleurs pas évident que nous ne puissions admettre une obéissance authentique dans l'accomplissement des missions divines. L'exégèse que les Pères de l'Eglise fournissent de certains textes de l'Ecriture, comme par exemple : « *Pater maior me est* », permet d'affirmer qu'à tout le moins ils étaient divisés sur la question (3).

(2) « ...Et sicut est catholicum dici : Deum de Deo, lumen de lumine, lucem de luce, ita verae fidei est proba assertio, voluntatem dici de voluntate sicut sapientiam de sapientia, essentiam de essentia, et veluti Deus Pater genuit Filium Deum, ita Pater voluntas genuit Filium voluntatem... » (Conc. Toletanum XVI, Professio fidei de Trinitate, Denz. 296).

(3) Cfr entre autres : S. Athanase, *Contra Arianos*, Orat. I ; S. Basile, *Contra Eunomium*, l. I, § 25 ; S. Jean Chrysostome, *In Joannem*, homil. 5 et 70. Les Pères de l'Eglise insistent, comme de juste, sur la

Et l'Écriture ne semble pas nous interdire de voir dans les missions divines l'obéissance d'une personne à une autre personne. Ne nous montre-t-elle pas le Fils réalisant par son Incarnation la volonté divine signifiée par le Père et ne met-elle pas sur les lèvres du Sauveur ces paroles pour annoncer la venue de l'Esprit Saint : « Le Paraclet que je vous enverrai *quem mittam vobis* » (Jo. XV, 26) et plus loin : « Quand le Consolateur, l'Esprit de vérité sera venu, il vous guidera dans toute la vérité. Car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu *quaecumque audiet loquetur*. Celui-ci me glorifiera parce qu'il recevra de ce qui est à moi : *de meo accipiet*, et il vous l'annoncera » (*Ibid.*, XVI, 13-15).

Si nous acceptons de fonder l'obéissance sur cette réalité des missions divines, peut-être pourrons-nous mieux comprendre la nature et toute la noblesse de notre obéissance d'homme et de chrétien, pourvu toutefois que nous reconnaissions dans tout l'ordre créé une participation et une manifestation de la vie trinitaire.

Que l'obéissance soit le geste d'une personne à une autre personne : geste qui n'a de prix que s'il est personnel, c'est-à-dire spontané et libre ; on l'admettra sans peine. La contrainte, qui s'impose parfois, ne fera pas partie de l'obéissance comme telle. Elle sera due à l'imperfection de celui qui obéit ou de celui qui commande. De soi, l'obéissance dit acquiescement libre à la volonté d'autrui, harmonie de deux vouloirs dans un même objet pensé et voulu.

Mais, l'obéissance n'est pas la soumission à la volonté de quiconque, c'est l'acceptation de la volonté de la personne d'où l'on tient son origine. Le Fils accepte sa mission du Père, parce qu'il est issu de lui. Le Saint-Esprit accepte sa mission du Père et du Fils parce qu'il procède de l'un et de l'autre.

De plus, l'obéissance comporte toujours une mission : elle existe en vue d'une œuvre à réaliser.

Tels sont les deux traits caractéristiques de l'obéissance que nous voudrions mettre ici en lumière.

---

parfaite égalité des Personnes divines quant à la nature. Coéternelles, consubstantielles, rien ne se trouve en l'une qui ne soit dans les autres, hormis les propriétés personnelles. Mais selon l'ordre de ces propriétés que fondent des relations d'origine, il existe une hiérarchie réelle entre les divines Personnes. Considérant celle-ci, on pourrait dire que le Père est plus grand que le Fils, parce que c'est du Père que le Fils a tout reçu, qu'il a reçu d'être égal au Père selon la nature. Et suivant cette hiérarchie encore on pourrait parler aussi d'obéissance. Et telle était la manière de voir du Père de Régnon comme le montre le texte suivant qui résume fidèlement sa pensée : « J'entends encore par raison de personne la raison des processions suivant lesquelles tout part du Père ; d'où résulte que le libre vouloir du Père est librement mais toujours accepté par les personnes procédantes et que tout libre vouloir personnel du Père devient *« vi processionis »*, le libre vouloir personnel des personnes procédantes. C'est ce que signifient les formules antiques : « Le Père commande, le Fils obéit » (*Études sur la Sainte Trinité*. Etude VI, t. I, p. 361).

L'obéissance est fondée sur une origine (4). Son type primordial est l'obéissance d'un fils. Et ceci comporte déjà un paradoxe tout chargé d'enseignements. Loin de justifier l'obéissance en faisant appel à l'inégalité selon la nature, la famille nous montre, au contraire, une soumission d'autant plus spontanée et d'autant plus totale que plus entière est l'égalité de celui qui commande et de celui qui obéit.

La paternité et la filiation impliquent, en effet, par la génération même, la similitude du père et de son enfant. Plus la génération est parfaite, plus parfaite est aussi la ressemblance vivante de l'un et de l'autre. Plus le lien moral et spirituel est intime qui attache un fils à son père, plus profonde et plus adéquate est l'obéissance.

Le motif qui commande celle-ci n'est donc pas une différence entre le fils et le père, mais une distinction d'origine en vertu de laquelle le fils a tout reçu de son père.

Obéissance la plus belle qui soit. Elle suppose le minimum de contrainte, le maximum de liberté, tout imprégnée d'amour qu'elle est. Aussi servira-t-elle d'exemplaire à toutes les autres formes d'obéissance. Comme la société familiale constitue la société la plus naturelle qui soit, ainsi l'obéissance filiale apparaît comme la plus enracinée dans la nature, jaillie spontanément de l'origine que l'enfant tient de ses parents.

Et dans la variété complexe des autres sociétés, naturelles ou conventionnelles, quand l'obéissance ne pourra plus être à proprement parler filiale, elle gardera cependant toujours quelques traits de cette obéissance-là : elle se fondera sur l'origine ; elle tendra à substituer de plus en plus l'acceptation libre à toute forme de contrainte, même légitime.

Ceci peut se comprendre aisément si l'on tient compte du fait que la société — toute société — est vraiment une origine pour l'homme et que l'autorité ne fait qu'exprimer celle-ci dans l'exercice du commandement.

Origine morale et spirituelle, mais origine bien réelle cependant, c'est dans la société et par elle que l'homme naît et se forme aux sciences, aux arts, aux métiers. Toute sa personnalité éclôt sous l'influence du milieu. Milieu qui déborde les cadres de la famille, qui est vaste comme l'humanité et hors duquel l'homme n'atteindrait jamais à l'équilibre mental et moral de l'adulte.

La société est une origine. La moindre académie de Belles-Lettres,

(4) Nous ne voulons pas nous attarder dans cet article à l'obéissance que l'homme doit à Dieu. La justification de celle-ci, sa nécessité, sont si évidentes pour qui admet l'existence de Dieu, qu'il semble superflu d'y insister ici. Notons toutefois que là aussi l'obéissance est fondée sur l'origine, sur l'origine que la créature tient de son créateur. Nous nous bornerons à expliquer l'obéissance de l'homme à l'homme par la participation de la vie humaine au mystère de la vie de Dieu.

la plus commune des associations sportives doivent, sous peine de se désagréger comme des organismes morts, demeurer, pour tous les membres qu'elles accueillent, la source d'une vie plus riche et meilleure.

Que dire alors de la nation? N'est-elle pas, comme le nom l'indique, le milieu où l'on naît à la tradition, où chacun se forme une âme modelée sur celle des aïeux? Que dire de cette communauté de tous les peuples groupés en dépit des frontières, de cette société que la seule fraternité, le seul génie humain font tenir ensemble, dans un perpétuel chassé-croisé de découvertes, dans un continuel échange de biens? Le commerce, les arts, les sciences ont inauguré cette vie commune bien avant qu'il fût question de l'organisme des Nations Unies.

Que dire enfin de l'Eglise? N'est-elle pas la mère de tous les chrétiens? N'est-ce pas en elle et par elle que tous les croyants sont enfantés à la grâce, que tous peuvent croître et se développer dans la vie même de Dieu? Oui : toute société est une origine, et c'est à ce titre et selon la perfection de vie à laquelle elle engendre, qu'elle a droit à l'obéissance (5). N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que vient confirmer l'état d'âme de l'homme en révolte? S'il est une force qui l'arrête sur la pente de l'anarchie, c'est la crainte de rompre avec son milieu d'origine. Parce que la désobéissance est cette rupture, désobéir à sa famille, à sa patrie, à l'Eglise lui apparaît comme une forme de suicide. Car c'est chaque fois rompre avec la source, d'où lui vient la vie. Aussi pour avoir l'audace d'aller jusqu'au bout dans la rébellion, tâche-t-il de se convaincre que le milieu contre lequel il s'insurge n'a plus aucune parenté avec lui.

L'obéissance est fondée sur l'origine. Mais, elle comporte toujours une mission. Ici apparaît toute la noblesse de la vertu d'obéissance. Si l'on ne voyait en elle que la sujétion d'une personne à une autre personne, l'obéissance risquerait de dégénérer bien vite, dans la société humaine, en esclavage ou en idolâtrie, et l'homme obéissant apparaîtrait le plus souvent comme un être diminué. Mais parce que l'obéissance comporte toujours une mission, elle échappe à ce danger. Elle grandit la personne qui se soumet, en raison même de la tâche qui lui est commandée.

Comme le fleuve suit le mouvement de la source dont il est issu, en s'élargissant, en se répandant pour enrichir la terre, ainsi la personne qui obéit ; c'est toujours une mission qu'elle accomplit, en obéissant, mission qui comporte la mise en valeur et l'offrande de toutes les ri-

(5) Droit à l'obéissance qui n'est pas absolu, cela va sans dire, qui respecte la hiérarchie des obligations et se voit supplanté par le devoir de la désobéissance, lorsque la société entre en conflit avec une réalité supérieure, qui est aussi pour l'homme une origine supérieure. C'est ainsi que lorsqu'un peuple, au nom d'une idéologie, au nom d'intérêts nationaux ou autres, impose à ses ressortissants des actes qui sont contraires à l'humanité ou à la loi de Dieu, c'est un devoir que de désobéir. Et désobéir, dans ce cas, n'est qu'une forme supérieure d'obéissance.

chesses personnelles reçues ou acquises. Et c'est bien là ce qui caractérise l'obéissance à travers toutes les modalités qu'elle peut revêtir. L'enfant, soumis en famille à son père et à sa mère, devient, par toute l'éducation qu'il subit, le dépositaire d'un patrimoine dont il devra assurer le maintien et l'accroissement. L'obéissance aux parents devient ainsi l'obéissance au milieu d'origine. Elle comporte toujours la préparation et l'exécution d'une tâche qui sollicite toutes les ressources de celui qui obéit.

Bien au delà des années d'enfance, durant toute sa vie, le fils prolonge ainsi l'obéissance à ses parents. La conscience d'obéir à leur milieu demeure chez la plupart des hommes un des stimulants les plus efficaces dans l'accomplissement de leur devoir d'état et parvient à élever toute leur existence jusqu'aux plus généreux sacrifices. Une crainte s'agite en leur cœur : déchoir. Une ambition les tenaille : faire plus et mieux que leurs devanciers. Et s'il arrive que des revers de fortune viennent ébrêcher le capital reçu, avec quelle âpreté ne s'efforcent-ils pas de rejointoyer les lézardes en se consacrant, nuit et jour, jusqu'à épuisement de leurs forces, jusqu'à la mort, à la restauration du patrimoine compromis.

Stimulant, oui. Force protectrice et directrice! Quand l'homme a perdu la conscience des exigences du milieu qui l'a façonné, quand la perspective d'une rupture avec ce centre de vie et de lumière ne parvient plus à l'émouvoir, on peut dire alors que tout, humainement parlant, est perdu pour lui.

Les mêmes constatations s'imposent dans la société civile. Ici encore, il faut parler de mission comme il convenait de parler d'origine. Car la société confie au citoyen — à tout citoyen — une tâche qui comporte toujours le rayonnement libre de ses ressources personnelles en vue du bien commun.

Chacun choisit une carrière et n'écoute, le plus souvent, dans le choix, que ses goûts personnels. Mais, en réalité, en ce labeur qu'il s'est ainsi fixé, c'est à la société tout entière qu'il se donne et qu'il se doit. Avocat, médecin, notaire, juge, commerçant, etc., etc. C'est pour elle, pour la société qu'il entreprend et réalise, même lorsqu'il ne semble soucieux que de ses intérêts privés, un travail où se monnaie, au jour le jour, le don total de soi-même.

Et au dedans même de cet effort quotidien, la conscience des responsabilités sociales vient illuminer, fortifier toutes ses démarches, concentrant et organisant la volonté et la pratique de ses devoirs en ce qu'on nomme la conscience professionnelle.

Celle-ci éveille ou ranime à ce point le sens des obligations contractées envers autrui, qu'elle exalte souvent la vie individuelle jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au sacrifice. On parle avec émotion, et pour cause, du mécanicien qui, devant la menace d'un tamponnement, reste à son poste, s'efforçant, au péril de sa vie, d'éviter ou de ré-

duire le désastre. Mais n'avons-nous pas constaté, durant la guerre, qu'aux heures des bombardements les plus durs, pour maîtriser la panique, pour galvaniser les courages, il fallait confier à chacun la garde d'une personne ou d'une chose et créer ainsi le sens des responsabilités.

Replié sur soi, l'homme est miné par l'intérêt ou par la peur. Chargé d'une mission, il ne connaît plus qu'audace et qu'oubli de soi. Il en va ainsi du médecin qui brave toutes les contagions, du soldat parachuté en pleine zone de combat. Il en va ainsi de tous ceux qui entendent, au dedans de la conscience professionnelle, la voix impérieuse de la société, à laquelle ils se sont voués.

L'obéissance ainsi comprise est toujours enrobblissante. Elle mérite et obtient le don de soi sans retour. Et ceci apparaît encore mieux dans la vie de l'Eglise. Nous l'avons dit déjà, si le chrétien reste dévoué jusqu'à la mort à cette Eglise qui manifeste à son égard des exigences de détails, c'est qu'il a conscience d'en être l'enfant : l'Eglise est sa mère.

Et de même que la mère de famille lègue à son fils, par l'éducation qu'elle lui donne, le patrimoine des traditions dont il aura la garde, ainsi l'Eglise, notre Mère, c'est une mission qu'elle confie à tous ses enfants. Mission qui retentit, à travers les siècles, comme un écho de la voix du Maître disant : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie ». Mission où toutes les formes de la perfection personnelle s'ordonnent dans la perspective du don total de soi aux autres, où jamais ne se cultive un bien qui ne doive, en fin de compte, être utile aussi au prochain. Et, en effet, l'Eglise enjoint, comme le Christ à ses membres, d'être parfaits, comme le Père est parfait. « Estote perfecti... ». On pourrait croire que cette injonction aurait pour résultat de faire se replier l'homme sur soi-même, de l'occuper à ce point de ce travail gigantesque, divin, de sa montée vers le Père céleste, qu'il laisse dans l'oubli, par un détachement magnifique, tout le reste qui est distrayant. Et voici qu'au milieu de l'effort le plus personnel retentit la même voix divine qui lui rappelle le rayonnement nécessaire de toutes ses œuvres bonnes : « Que l'on voie vos bonnes œuvres et que l'on glorifie votre Père qui est dans les cieux ».

Ainsi l'existence même du contemplatif se trouve chargée d'une mission, combien réelle, celle de montrer dans l'invisible du corps mystique, visible pourtant aux regards de la foi, les ressources divines et humaines engagées dans l'union de l'homme avec Dieu. La loi primordiale de charité, qui dit : « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces », n'est donc jamais un ordre tendant à l'isolement spirituel, à une vie qui ne serait que la vie à deux. Pourvu que ce soit Dieu que l'on aime de toutes ses forces, c'est en même temps tous les autres que l'on vise et que l'on atteint par cet amour. Que s'il en est ainsi de la vie, apparem-

ment fermée sur soi et sur Dieu, du contemplatif, on comprendra sans peine le rayonnement de lumière et de chaleur que comporte l'activité chrétienne dont le propre est de se dévouer au prochain. Ici encore il faut dire que le second précepte : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », s'il contient une vertu tout efficace de grâce et de salut, c'est parce qu'à travers l'épanouissement de la charité fraternelle, la même et unique charité sans mesure se laisse percevoir : « *Simile est huic* ».

Et puisque ceci résume toute la loi, puisque tous les préceptes de l'Église n'ont pour but que d'établir, de préserver, d'intensifier la loi d'amour, on voit donc bien que chaque commandement, comme chaque conseil, est tout chargé d'une mission. Commandement, conseil, qui peuvent donc toujours, quand ils sont équitables, quand ils sont justes, susciter des dévots qui ne soient pas des fanatiques de la lettre, des pharisiens attardés. En s'attachant à saisir, dans la loi, le rayonnement vivant et spirituel qui l'anime, la mission qu'elle propose toujours, le chrétien trouve à se réconcilier de bon cœur avec l'obligation d'obéir.

N'est-ce pas à ce rayonnement, à cette mission que songeait saint Ignace lorsqu'il préconisait, par delà l'exécution de l'ordre reçu, par delà même la conformité de la volonté de l'inférieur à celle du supérieur, l'union des intelligences? L'obéissance de jugement, qu'est-elle, sinon la reconnaissance en tout précepte d'une mission? Car tout ordre, s'il est honnête, doit avoir un sens et une portée. Ce sens, cette portée, voilà où s'exprime la mission. Que ce soit la réalisation d'une œuvre de choix, ou la collaboration obscure à un travail d'ensemble, toujours l'acceptation intelligente et cordiale de l'œuvre à exécuter fera surgir une lumière et prendre corps une vie capable d'enrichir le monde. Vie et lumière qui prolongent dans le temps le témoignage du Fils obéissant jusqu'à la mort.

Si telles sont l'origine, la raison d'être de l'obéissance, nous pouvons, pour conclure, en souligner encore quelques aspects. L'obéissance n'a jamais pour but dernier la soumission de la personne qui obéit à celle qui commande. Le but c'est la réalisation d'une mission. Mission qui comporte, nous l'avons vu, le rayonnement dans l'univers de la personne envoyée.

Notons que, même dans l'obéissance que l'homme doit à Dieu, la soumission n'est pas la fin dernière. Celle-ci consiste à connaître et à aimer Dieu. La vertu d'obéissance se distingue par là toujours de l'esclavage. En celui-ci, l'autorité s'impose comme une fin. L'esclave est d'abord voué à son maître, lequel en fait ce qu'il veut. Dans la vertu d'obéissance, au contraire, le maître et l'inférieur poursuivent ensemble un même but : l'accomplissement d'une même tâche. L'un et l'autre communient de cœur, d'intention et d'action en une même œuvre ; le supérieur par son décret, l'inférieur par l'exécution de celui-ci.

L'obéissance ne peut jamais être, de soi elle n'est jamais, tant

qu'elle demeure une vertu, l'attitude obséquieuse du courtisan. Celle-ci suppose qu'on s'arrête non pas à l'œuvre qu'il faut mener à bien, mais à la personne. A la personne qui commande : et c'est une forme d'esclavage ou d'idolâtrie ; à la personne qui obéit : et c'est du calcul utilitaire.

L'obéissance ne peut donc jamais aboutir, non plus, à une diminution de la personne. Par la tâche qui lui est confiée, l'homme obéissant s'affranchit de tout retour sur soi, comme il affirme, dans et par la réalisation de l'œuvre, les ressources de sa personnalité. Et l'obéissance ainsi comprise, parce qu'elle est non pas déprimante mais exaltante, peut enfin s'imposer jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort. Sa mission accomplie, l'homme obéissant peut toujours répéter le « consummatum est ». Tout a été donné et donné jusqu'au bout. La mort qui vient n'est pas un écrasement. Elle est l'éclatement du bourgeon, l'annonce des fleurs et des fruits.

L'obéissance ainsi définie nous permet de mieux saisir aussi ce que doit être le commandement. A la base même de celui-ci, il faut établir et sans cesse rétablir la certitude que l'autorité est, à sa façon, un service. Le maître n'ordonne pas pour affirmer sa domination, mais pour faire aboutir une mission. Au service de l'œuvre à entreprendre, tout autant que l'inférieur, bien qu'à un autre titre que lui, il ne peut chercher d'abord son propre profit, ni envisager la soumission de son inférieur comme la reconnaissance d'un privilège. Mais, avec l'inférieur, il est tout engagé à la réussite de l'œuvre.

Et c'est pourquoi encore le commandement n'est honnête, n'est efficace, que s'il s'inspire du choix judicieux de la personne envoyée. L'idée que les personnes, formées en séries, sont interchangeables, est à l'origine de presque toutes les banqueroutes de l'autorité. Ce qui, le plus souvent, cause les révoltes, ce n'est pas d'avoir à travailler beaucoup, de mourir à la tâche ; mais c'est de n'être pas employé selon la mesure des ressources personnelles en un office qui réponde à la dignité, à la valeur que l'on reconnaît justement en soi.

Ici encore, les missions divines contiennent pour nous toute une révélation. Si la seconde Personne de la Sainte Trinité est envoyée par le Père pour accomplir l'œuvre de la Rédemption, ce n'est pas par hasard ; Verbe Divin, exemplaire parfait de toute créature, en vertu même de la génération éternelle, c'est en elle que se trouvent, sans mesure, toute forme de bien, toute plénitude de grâce.

Tout a été créé par ce Verbe incréé. « Omnia per ipsum facta sunt » ; tout sera recréé par lui. Sa mission de révélateur, sa fonction d'architecte dans la reconstruction du monde sont déterminées par la place même qu'il occupe dans la hiérarchie divine.

Fils, sa ressemblance avec le Père, source de tous les biens, lui vient par sa génération même. Ce qu'il manifeste au monde, ce n'est pas quelque chose d'extrinsèque, d'adventice, mais l'action vivante du Père en lui par laquelle il reçoit la gloire à jamais.

Son efficience comme Sauveur vient encore de cette même génération. Il ne serait pas, en effet, la norme parfaite de toutes les renaissances, s'il n'était le Fils né, éternellement, de la substance du Père. Le Fils est donc envoyé pour la tâche qui répond à sa personnalité de Fils.

Et les missions de l'Esprit Saint nous manifestent la même sagesse divine présidant au choix de la Personne envoyée. Le Saint-Esprit procède, en effet, de la communauté d'amour du Père et du Fils. Il maintient en lui cette communauté dont il est l'éternel jaillissement. Sa fonction est d'exprimer éternellement l'harmonie éternelle du Père et du Fils. Sa mission sera tout entière fondée sur cette origine. Elle organisera au sein de toutes les communautés créées l'harmonie de tout ce qu'elles contiennent, l'harmonie entre elles de ces diverses communautés, l'harmonie enfin de toutes et de chacune avec l'éternelle donation du Père au Fils et du Fils au Père.

Une harmonie ! N'est-ce pas ce que recherche toute société ? Aussi comprend-on pourquoi toute société a son esprit. Dès que deux personnes établissent un contact vivant et personnel, aussitôt, à travers la banalité même des propos échangés, un esprit surgit entre elles deux. Esprit qui peut être de discorde et de haine ; esprit qui devrait être toujours une harmonie dans la dilection.

C'est lui alors qui maintient la liberté et la douceur des relations sociales, le sens de la dignité et du respect mutuel. C'est lui qui suscite toutes les initiatives du don de soi, toutes les générosités, tous les héroïsmes. Et sitôt qu'il vient à disparaître, l'âme même de la société s'évanouit.

Et puisque la société humaine ne peut trouver de salut qu'à la condition de redevenir tout entière une harmonie vivante avec le Père, avec le Fils, dans le Saint-Esprit, le monde et ce qu'il contient doivent être accordés avec l'harmonie de Dieu.

Et tel est le rôle du Saint-Esprit dans ses missions. Nous saisissons ici, encore, comment la Personne divine est envoyée non pas pour n'importe quelle tâche, mais pour cette œuvre-là à laquelle elle est, par son origine même, divinement, éternellement adaptée.

Modèles divins et transcendants de toute obéissance, les missions éternelles peuvent donc éclairer, d'un jour qui ne cesse jamais d'être neuf, toutes les missions accomplies au nom et en vertu de l'obéissance. A la société d'aujourd'hui qui, le plus souvent, ne perd le goût de cette vertu que parce qu'elle n'en comprend plus le sens et la portée réels, il semblait utile de rappeler que l'obéissance est ici-bas, dans l'humain toujours déficient de notre vie de voyageurs, un prolongement et une mise en valeur de toute la lumière et de tout l'amour qui, du Père, par le Fils, en l'unité du Saint-Esprit, ont créé et recréé le monde.

F. TAYMANS, S. I.